

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Quand le corps devient monde

Célyne Fortin, *Les intrusions de l'oeil suivi d'un Petit traité de beauté*, Montréal/Paris, le Noroît/Erti, 1993, 88 p., 15 \$.

Louise Cotnoir, *Des nuits qui créent le déluge*, Montréal, l'Hexagone, 1994, 102 p., 14,95 \$.

Odette Parisien, *On entend toujours la mer*, Sudbury, Prise de Parole, 1993, 112 p., 12 \$.

Jocelyne Felx

Number 75, Fall 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38226ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Felx, J. (1994). Review of [Quand le corps devient monde / Célyne Fortin, *Les intrusions de l'oeil suivi d'un Petit traité de beauté*, Montréal/Paris, le Noroît/Erti, 1993, 88 p., 15 \$. / Louise Cotnoir, *Des nuits qui créent le déluge*, Montréal, l'Hexagone, 1994, 102 p., 14,95 \$. / Odette Parisien, *On entend toujours la mer*, Sudbury, Prise de Parole, 1993, 112 p., 12 \$.] *Lettres québécoises*, (75), 52–53.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Célyne Fortin, *Les intrusions de l'œil* suivi d'un *Petit traité de beauté*, Montréal/Paris, le Noroît/Erti, 1993, 88 p., 15 \$.

Louise Cotnoir, *Des nuits qui créent le déluge*, Montréal, l'Hexagone, 1994, 102 p., 14,95 \$.

Odette Parisien, *On entend toujours la mer*, Sudbury, Prise de Parole, 1993, 112 p., 12 \$.

Quand le corps devient monde

Nous ne montrons pas ordinairement notre corps, et, quand nous le faisons, c'est tantôt avec crainte, tantôt avec l'intention de fasciner.

POÉSIE

Jocelyne Felix

NOUS ASPIRONS HUMAINEMENT et sur le plan littéraire à de nouveaux chemins. Les derniers recueils de Célyne Fortin et de Louise Cotnoir conduisent le féminisme littéraire québécois vers cette nouvelle sensibilité qui affleure et qui a partie liée avec un certain «mal du monde». Mais d'abord, qu'ont en commun les derniers livres de Célyne Fortin, de Louise Cotnoir et d'Odette Parisien, si ce n'est la maturité de leur travail. Or, pour peu qu'on s'y attarde, le jumelage de leurs œuvres nous amène sur les traces de l'existence qui fuse à travers le corps quand la vie devient l'acte du corps.

La chute d'un corps

De *Femme fragmentée* jusqu'à ce dernier titre, *Les intrusions de l'œil* suivi d'un *Petit traité de beauté*, jamais la voix de Célyne Fortin ne se transforme en recettes : on peut suivre son évolution de livre en livre. D'une discrétion feutrée dans ses premiers recueils, voici qu'elle revient avec des intentions mieux affirmées, juxtaposant, mêlant indissolublement le tableau, le concept et l'aveu. Ruses, stratagèmes et simulacres gouvernent le texte habilement charpenté, fruit d'une construction savante. En effet, ce recueil est minutieusement réglé en deux suites dont la première comprend sept parties de cinq poèmes aux titres repris inchangés de l'une à l'autre: «Tableau», «La Femme-Rose», «Elle est deux», «Souffrance», «Passion». L'importance rattachée au paraître, les contradictions de l'amour se reliait au drame du corps. Autour du thème de la femme, on notait dans les œuvres précédentes de l'auteure une aptitude à mêler autobiographie, fiction et réflexions simples. Voici que dans *Les intrusions de l'œil*, en plus de donner son âge et des moments de sa vie à la narratrice, Fortin, naïve et lumineuse, radotante et minutieuse, un brin vulgaire et carrée, s'applique à inventer un langage sec et lapidaire (parfois à la limite de l'arrogance) qui va se régler en partie sur le langage de l'analyse réflexive.

Méthodique, la poète a eu recours aux études anatomiques du dessinateur français François Cousin pour, d'abord, créer ses propres tableaux et, ensuite, les commenter dans les deux premiers poèmes de chaque section de la première suite. En écho aux tableaux, l'écriture suscite une tension entre le spontané et la norme, entre les règles d'or de la beauté (masculines) et cette masse poudrée de la femme de ses tableaux (l'anti-forme même) qui ne semble au monde que par la vigilance anonyme des sens. Au cœur du dilemme, le pronom «elle» est un mot pivot qui représente l'avertissement et l'envers d'un même moi, d'un même je. De plus, cynique et désinvolte devant le fait de ne pas échapper à son âge pour une femme, on sent intensément passer entre les poèmes et les dessins de l'auteure-artiste la fiction de la vie et la fable de la mort. Il y a immensément de détresse dans ces pages, au demeurant fort belles, mais surtout l'aveu d'une désespérance qu'accompagnent des citations de lectures impressionnantes sur le corps (une vingtaine), de Louise Dupré à Julia Kristeva en passant par Diderot, Nicole Brossard et Walter Lowenfels, entre autres.

Quant au *Petit traité de beauté*, tout lourd et figé qu'il soit, il participe aussi de l'obsession du corps divisé entre ses moments d'autonomie et de dépendance. L'œuvre de Fortin, depuis le premier livre, est tournée vers le difficile équilibre entre le je et le monde.

Fascination du corps

Je venais de terminer la lecture du dernier recueil poétique de Louise Cotnoir quand le numéro 30 de la revue *Arcade* se retrouva sur ma table. J'ai parcouru avec ravissement sa nouvelle intitulée «Pour le bonheur du jour» dont le titre contraste avec celui de son dernier recueil *Des nuits qui créent le déluge*. Le souffle y est si différent : du côté de la prose, riche et généreux, du côté de la poésie, spasmodique et haletant. Les vers, chargés d'émotion immédiate, ne sont pas aussi filés que les phrases de sa nouvelle. On voit bien, toutefois, que Cotnoir n'a pas essayé de penser le contraire d'un titre à l'autre. En effet, la constitution des oppositions entre tranquillité et agitation, entre joie et tristesse, entre lumière de l'être et détresse, telle une prière exigeante adressée à une liberté, hante ces deux textes de la «litanie amoureuse» (p. 46).



Célyne Fortin



En fait, il est facile d'imaginer la même narratrice, d'un texte à l'autre. Une narratrice sensible aux gestes du réel et présente au cœur de l'expérience. Présente non d'une présence totale, mais d'une présence spontanée, pleine d'énergie et d'un sensualisme qui évolue au rythme d'une danse charnelle qui va dévoiler l'être tout en accordant au corps la primauté dans la connaissance. Ici, la parole résolument frénétique de Cotnoir choisit de respirer l'émotion sans que la conscience cesse pour autant d'agiter le texte. Il faut du «courage, pour revoir le monde / Sa splendeur» (p. 26), écrit-elle.

Des nuits qui créent le déluge, en plus de s'attacher au rôle corporel du langage, pense «l'immuable absurdité» (p. 46) du monde dont vient témoigner en filigrane l'évocation du massacre des étudiants chinois sur la place Tiananmen, en juin 1989. Ce rappel renverse toute la délicatesse convenue du monde de la soie, des encres, du gingembre et de l'opium. Les quatre-vingt-onze poèmes courts, non titrés et non divisés en suites ou en sections, glissent rapidement les uns vers les autres. Tous les vers libres, organisateurs du jeu, débute par une majuscule sectionnant les phrases pour en émailler le sens et en affiner la musicalité. Le titre du recueil est emprunté aux deux premiers vers d'un des poèmes. La couleur du recueil s'annonce pourtant dans les vers qui les suivent et qui renversent la menace en espérance :

*Il y a des nuits
Qui crient le déluge
Des corps
Et détournent le danger palpable.
Les eaux premières
Ou la fin du monde
Quand la vulve se creuse,
Fosse abyssale
Des marées* (p. 29)

Sur le plan formel, la rythmicité produite par ces déplacements fréquents distancie la fonction poétique de sa fonction communicative toujours subtilement suggérée. Voilà donc un texte qui traverse allègrement son époque, d'une parole qui parvient à synthétiser de mieux en mieux sa pensée et son verbe.

Le corps du monde

Dans *On entend toujours la mer*, Odette Parisien se montre sensible aux états d'âme et aux états de la langue. Malgré une forte dose de symbolisme très ordinaire, rien ici n'est insensible et sourd. Sous cet esprit de sobriété au parfum minimaliste, une émotion vraie et communicative, une sensualité d'atmosphère rapprochent la poésie de la vie. Le grand art de Parisien vient de ce que, avec un matériau sans originalité, elle parvient à nous étonner. Sa rencontre avec la poésie de Gabrielle Poulin (*Petites fugues pour une saison sèche*) est en ce sens fort heureuse. Elle a en quelque sorte élargi ce que Poulin appelle, dans sa phrase figurant en exergue d'une section du recueil, ce «vide [qui] réinvente ses ailes» (p. 49). Les vers courts, de un à six mots, l'ellipse intensifiée par les pauses et les blancs, soutiennent le fractionnement. Artiste de la brièveté, comme Emily Dickinson qui lui a inspiré le poème «Illumination», Parisien nous donne aussi la possibilité de lire des mots derrière les mots. L'implicite que pratique

son texte poétique n'a rien à voir avec le byzantinisme. Ainsi, le cercle des mots, qui va du motif de la mer (château de sable, jeux d'eau, corail, grève, marée), à celui de la musique (fugue, *a capella*, plainchant, laudes, consonance), en passant par celui du dessin (graffiti, esquisse, empreintes), et par ceux du jardin et du temps, est déterminé. À travers ces motifs, nous percevons les oscillations de l'âme du monde et la caresse de la mer invisible en toute chose. Ces poèmes placés sous le signe de l'eau, dont Bachelard faisait le symbole du langage fluide et sans heurt, Parisien en adoucit les soubresauts de la syntaxe à la faveur du symbolisme et du chant des phonèmes, comme si ultimement la matière, l'eau, commandait la forme. Pas étonnant, donc, qu'au fil des pages tout devienne soupir de l'eau, soupir synchrone en nous, avec un léger, très léger chagrin qui s'étale, qui s'écoule, qu'on ne nommera plus. Parce que les demi-deuils de l'eau s'accordent au silence et que, de la paix du plus petit lieu, nous concluons à la grande.



Louise Cotnoir

Visibilité Efficacité

Publicité

Pour annoncer dans *Lettres québécoises*, contactez Benoît Marion
Responsable de la publicité • Tél.: (514) 525-9518 • Téléc.: (514) 525-7537